



Ces femmes qui ont oublié de vieillir

Puissantes, libres et surtout intensément vivantes. Au-delà des clichés et de la ménopause, celles qu'on appelle les «perennials» continuent d'exister avec intensité bien au-delà de la retraite.

Texte: Patricia Brambilla, Véronique Kipfer **Photos:** Nicolas Righetti/Lundi13

Les statistiques sont claires: en 2040, 30% de la population sera âgée de plus de 60 ans. Mais dans cette société de plus en plus vieillissante, certaines personnes tirent particulièrement bien leur épingle du jeu: les femmes. Du moins, celles qui parviennent à se réinventer malgré leur âge ou peut-être grâce à lui, prouvant ainsi que l'on peut être à la fois vieille et belle, vieille et active, vieille et drôle.

Oui, elles existent. C'est même à ces perles de moins en moins rares que Josiane Asmane consacre un es-

sai intitulé *Les fleurs de l'âge**, dressant le portrait de ces femmes qui ne vieillissent pas, parce qu'elles se renouvellent sans cesse. Elle les appelle des «perennials», un terme botanique bien trouvé: «Les plantes vivaces fleurissent à plusieurs reprises contrairement aux annuelles. Ce sont donc des personnes qui se réinventent, qui apprennent constamment et reflouissent tout au long de leur vie.» On pense à l'insolente beauté de Fanny Ardant, la fantasque Brigitte Fontaine, l'éternelle Sophia Loren, mais on en connaît aussi des anonymes, voisines,

grands-mères, tantes qui bousculent silencieusement tous les clichés du soi-disant grand âge: elles apprennent le mandarin à 60 ans, lancent leur start-up à 70 ans ou se mettent à la batterie à 80 ans.

Le secret de leur jeunesse

Un phénomène nouveau? Pas forcément, mais quand même, quelque chose a changé. «Il y a un décalage énorme entre l'âge que l'on a, celui que l'on fait et celui que l'on ressent. Aujourd'hui, on peut avoir un smartphone, tenir un blog, continuer à avoir une activité alors que l'on est à la retraite. L'âge a rajeuni», observe Josiane Asmane. Pour échapper à la pression du temps, ces femmes ont des astuces. Cultivent les secrets de jeunesse, qui tiennent moins à la poudre de perlimpinpin qu'à un certain état d'esprit: elles vivent dans le temps présent, elles ne se complaisent pas dans la nostalgie et continuent à se projeter dans le futur. Plus encore, elles privilégient un entourage intergénérationnel, cherchant la compagnie des plus jeunes autant que des plus vieux. Mais peut-être que le secret ultime tient en un mot: amour de la vie. Un sentiment fort qui rend ces femmes inspirantes, parce qu'elles savent vieillir autrement.

*A lire: «Les fleurs de l'âge», Ed. Flammarion, 202
Disponible sur exlibris.ch.



Catherine de Marignac, 57 ans, est modèle senior et défile pour diverses marques de luxe. Elle a fait la une de «Vogue».



«Je suis quelqu'un qui ne s'ennuie jamais»

Catherine de Marignac,
67 ans, Genève

«J'ai fait un parcours très classique de maturité au collège, puis je suis partie en Faculté de droit. J'ai passé mon brevet d'avocate, travaillé ensuite comme collaboratrice pendant deux ou trois ans avant de me marier. J'ai eu des enfants: quatre en six ans, ça a été sportif et j'ai eu la chance de travailler dans une étude où l'on a été extrêmement souple et compréhensif par rapport à mon statut de maman. Celle également d'avoir un mari qui me permettait de ne pas devoir faire une carrière pour subvenir complètement à mes besoins.

J'ai ensuite pratiqué à la fois mon travail de mère et d'avocate durant un certain nombre d'années, puis il a fallu gérer davantage les affaires familiales du côté de mon mari. J'ai donc décidé que j'avais fait le tour de mon métier et ai quitté l'étude pour retourner à l'université étudier l'histoire de l'art. Je devais alors avoir environ 45 ans et cela a été à la fois stimulant et intéressant de se retrouver sur des bancs d'uni avec des jeunes entre 18 et 20 ans. J'ai ensuite pu utiliser mes

compétences d'avocate et d'historienne de l'art en entrant dans les conseils de fondation et d'administration d'un certain nombre d'entités. Je me suis ainsi, entre autres, occupée du Musée international de la Croix-Rouge et du Festival de musique de Verbier.

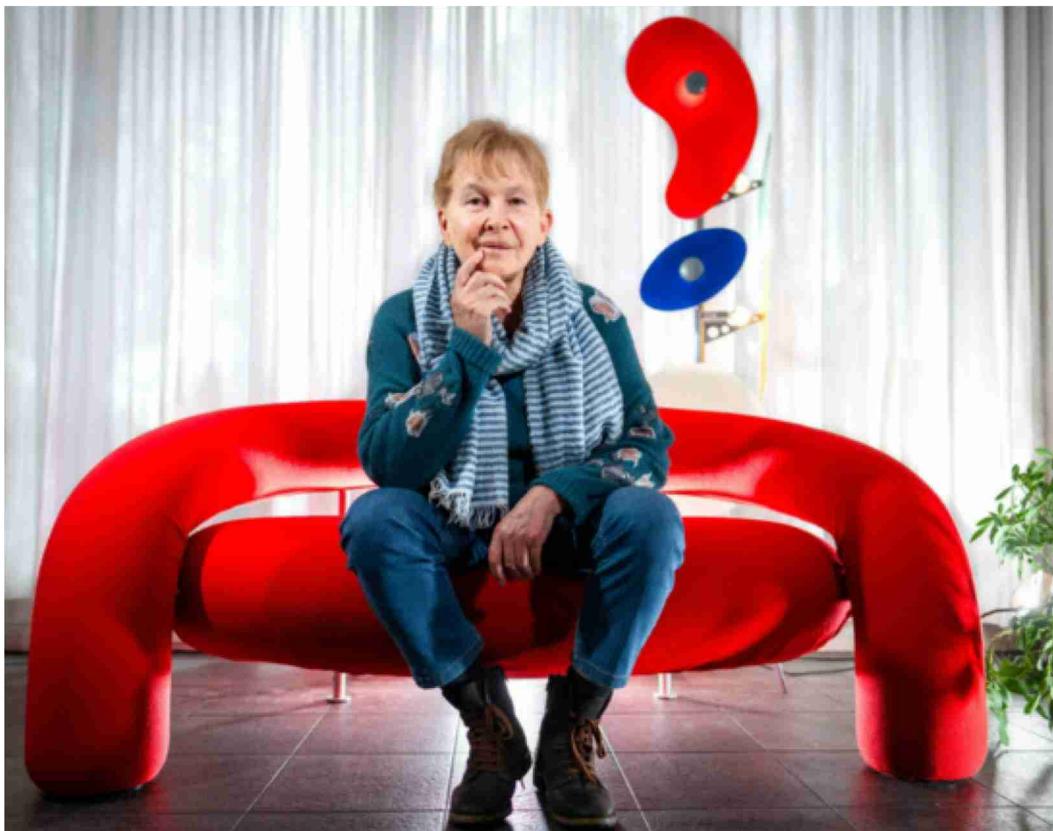
Il y a une dizaine d'années, j'ai été repérée par une agence de mannequins et je me suis dit: «Pourquoi pas, c'est encore un truc amusant à explorer!» C'est l'agence internationale Next qui me représente mais, depuis une année, avec le Covid, c'est le calme plat. C'est toutefois dans mon caractère de voir les choses positivement: j'ai toujours été curieuse et créative et je suis quelqu'un qui ne s'ennuie jamais, → car j'ai toujours une idée à réaliser. Là, j'ai la chance de vivre dans une maison magnifique qui mérite beaucoup d'attention. Je suis donc ravie de pouvoir profiter de ce temps de calme pour m'occuper encore mieux de ces lieux.

Selon moi, pour être heureux, il faut trouver un juste équilibre entre les contraintes extérieures et le développement de son potentiel. Puis le cultiver. C'est aussi une forme de confiance en soi. Enfants, nous étions deux filles et un garçon et j'ai grandi entre une maman, elle-même déjà créative, et un papa extrêmement macho. Mon éducation a été assez stricte, mais je n'en ai jamais vraiment souffert, parce que je pense que j'ai eu la chance de vivre une époque de transition: ma mère a été élevée dans l'idée qu'on

était au service de son mari et de sa famille, c'était très peu épanouissant à titre personnel. Mais pour moi, étant née en 1954, les années 1970 ont été des années formidables, marquées par une absence de limites: mon parcours a ainsi été empreint d'une grande liberté et je dois dire que je n'ai jamais souffert de ségrégation sexiste. Quand j'ai été majeure, j'ai aussi été l'une des premières générations de femmes à pouvoir voter!

Je serais heureuse si j'arrive à montrer aux femmes qu'il y a des tas de voies possibles qui permettent d'avancer dans la vie. À l'époque, vous entriez dans une entreprise à 20 ans et y restiez jusqu'à l'âge de la retraite. Aujourd'hui, les choses changent beaucoup et cette variété est aussi une chance. Il faut faire attention de ne pas se disperser, mais cela permet de faire des expériences multiples dans sa vie. Et ça, c'est toujours enrichissant.

On me dit souvent que mon parcours est extraordinaire, mais je ne le vois pas ainsi. J'ai simplement eu des opportunités dans la vie, que j'ai saisies quand elles se sont présentées et qui m'ont amenée là où je suis aujourd'hui. J'aime ce que dit le philosophe indien Deepak Chopra: «On ne peut pas dire qu'on a de la chance ou pas dans la vie: lorsqu'un train passe, il y a les gens qui se disent «je monte» et ceux qui hésitent et restent sur le quai.»



Béatrice Deslarzes, médecin, musicienne, mécène. Et toujours rebelle.

«Vivre, c'est créer»

Béatrice Deslarzes, 83 ans, Genève

«Je suis toujours une rebelle, ça ne passe pas, même avec l'âge! J'ai mené de front la médecine et la musique. En fait, j'aurais mieux fait de me lancer dans une carrière musicale, mais mon père n'a jamais voulu. Il trouvait que c'était un métier de saltimbanques et, pour lui, il n'y avait que les curés, les médecins et les militaires... J'ai grandi à Sion, mais j'ai débarqué à Genève à 20 ans. J'ai exercé comme médecin ORL aux HUG puis pour les prisonniers de Champ-Dollon jusqu'à la retraite, un mot que je trouve horrible. L'important est de rester utile à la société. En 1982, j'ai fait partie de l'équipe qui a fondé Exit, à cause de ce que je voyais à l'hôpital.

L'acharnement thérapeutique m'a toujours révoltée. Et j'ai continué les accompagnements jusqu'à l'année dernière.

Par contre, je n'ai pas arrêté la musique! Autour de la cinquantaine, j'ai créé un quartette de jazz, on a sorti un CD, *Refuge*. En 2000, je suis tombée sur un concert au festival de la Bâtie, j'ai vu les laptopeurs et ça m'a flashée. J'ai commencé à apprendre l'électro, à écrire des textes en slam. La scène, c'est comme une drogue!

Il y a quelques années, je me suis même acheté une batterie et je prends des cours à domicile une fois par semaine. Un bel instrument, avec ses chimes, ses bongos et même un hang... J'aime les rythmes, les percussions africaines et je voulais pouvoir accompagner



mes textes. Mais c'est du boulot, ça demande beaucoup de coordination mains et pieds. Et je suis très indisciplinée... Oui, j'ai toujours des choses à dire, pour attaquer les puissants, défendre ceux qui sont dans la précarité. Quand je slame, je parle de la vieillesse, de la prostitution, de la vie carcérale et de l'importance de garder sa liberté. Mais mes textes dérangent parce qu'ils sont trop vrais.

Comme nous n'avons pas eu d'enfants, par choix, avec mon mari, nous avons créé en 2003 une fondation pour soutenir les jeunes artistes. Je préfère écouter des concerts de jeunes plutôt que de passer des soirées avec ceux de mon âge, qui se croient déjà finis et qui n'ont pas d'idées! Or, vivre, c'est créer. C'est la créativité qui aide à rester jeune. Je n'ai pas été mère, ni grand-mère à garder les petits-enfants avec des rôles bien définis. Moi, la route, j'ai dû l'inventer, et je ne suis pas du genre à me contenter de croisières gériatriques!

Bien sûr, c'est plus dur de vieillir pour une femme, à cause de l'apparence et de la beauté. J'ai fait un peu de botox, mais j'ai arrêté. À 80 ans, j'avais pris un rendez-vous pour un lifting, mais j'ai eu peur et j'ai renoncé. Par contre, je continue à me teindre les cheveux, à suivre la mode. Et j'ai encore des rêves sous le coude: être un jour connue pour ma musique, remonter sur scène et signer des autographes!» →

«*Mon moteur, c'est le désir*»

Valérie Bierens de Haan, 85 ans, Genève

«Je ne m'occupe pas de mon âge. Il est réducteur, sélectif et génère des attitudes protectrices ou révérencieuses que je n'aime pas. Et puis mon moteur, c'est le désir, que j'ai toujours intense, il anime ma vie. Le désir d'avoir de nouveaux élans, de nouvelles envies. Je veux toujours qu'il se passe des trucs dans ma vie!

Après vingt-cinq ans de poste à la RTS, j'ai continué en freelance, et à 65 ans, rien n'a changé pour moi. J'ai travaillé à La Main tendue, où j'écoutais les confessions anonymes, et j'ai été visiteuse pendant quatre ans à la prison de Champ-Dollon. J'aime les vies des gens qui ne ressemblent pas à la mienne.

Après la mort de mon mari en 2013, je voulais continuer à faire quelque chose de ma vie. C'est alors que j'ai découvert l'association Carrefour-Rue, créée par Noël Constant, qui installe des studios mobiles dans la ville de Genève pour les personnes précarisées. Je me suis intégrée très vite à l'équipe. Ça a été ma



bouée, le bénévolat m'a sauvée! J'ai repris et remanié le journal *La Feuille de Trèfle*, vendu par les sans-abri. Cela me permet de continuer à écrire des articles, rencontrer des gens et je donne même des cours de journalisme aux chômeurs en fin de droits, sans leur dire mon âge...

Je n'ai jamais fait de lifting ni de régime. Bien sûr, quand je me regarde dans la glace, ça plissote de partout. Mais j'ai appris qu'il fallait tourner le dos à la lumière quand on est dans une pièce, ça estompe les rides... Pour le reste, j'ai de la chance d'être en bonne santé. Je ne peux plus aller au fitness puisque les salles sont fermées, mais j'ai un gros ballon à la maison et je fais des exercices. Je sors tous les jours, je me lève à 6 heures du matin, je bois un café-carton avec un ami dans la rue et je file à Carrefour-

Rue. J'aime être dans l'ambiance, voir les gens, être en groupe, cultiver le lien avec autrui. Et je préfère fréquenter les jeunes, parce qu'on a le même état d'esprit. Alors que ceux de mon âge sont souvent installés dans la retraite, un mot qui m'écorche les lèvres.

Oui, je crois que mes moteurs sont le désir, la chance, l'amour et l'écriture. D'ailleurs, je tiens à ma carte de presse comme à la prune de mes yeux. C'est ma carte d'identité, mon ouverture sur le monde. J'ai encore des projets de livres. Dont un sur les richesses de la nature qui, en ce moment, nous console du Covid. Et je lancerais bien une chronique d'octogénaire...»

*À lire: «Lettres d'amour et de désamour à Genève», Éd. Slatkine, 2020. Disponible sur exlibris.ch



Valérie Bierens de Haan, ancienne journaliste à la Télévision suisse romande, a publié l'an dernier l'ouvrage «Lettres d'amour et de désamour à Genève».



«Ce sont les révolutionnaires du XXI^e siècle»

Pour le sociologue français Serge Guérin, spécialiste des questions liées au vieillissement, les femmes de 60 ans et plus, libérées des obligations sociales, se donnent enfin le droit de s'écouter.

Serge Guérin, vous avez écrit un livre sur les «quinquados»*, ces hommes et femmes entre 45 et 60 ans que vous décrivez comme «vivant une seconde adolescence, la maturité en plus». Que pensez-vous de ces femmes plus âgées, mais tout aussi dynamiques, dont nous présentons ici les témoignages?

J'en suis resté aux quinquagénaires dans mon livre, mais il va sans dire qu'il y a aussi des «sexados», des «septuados» et des «octados»! C'est actuellement un vrai mouvement général, qui regroupe des gens qui continuent de vivre dans cette même dynamique au fil des années. Il y en aura d'ailleurs toujours plus.

Comment expliquer ce phénomène?

Par trois éléments: tout d'abord, les gens prennent conscience qu'ils ont encore de nombreuses années à vivre après la retraite. Ensuite, ils ont été éduqués à une période plus libre d'esprit. Ils donc sont plus jeunes dans leur tête et s'autorisent davantage à penser à eux et à faire leurs propres choix. Et enfin, ils sont encore en bonne forme physique et comptent bien en profiter.

Que pensez-vous de ces femmes, en particulier, pour lesquelles l'âge n'est qu'un mot?

Je pense qu'elles ont le sentiment d'avoir conquis leur liberté: elles sont maintenant libres d'aimer sans risques d'être enceintes, libres de faire leurs choix après avoir vu grandir leurs enfants, avec encore davantage de temps devant elles que les hommes. C'est une forme de féminisme d'autonomie, où elles se donnent enfin le droit de s'écouter. Mais ce n'est pas du tout un féminisme en opposition aux hommes, elles veulent sim-

plement être auteures de leur vie. Et c'est intéressant, car elles ne sont d'ailleurs pas du tout dans le ressentiment, mais uniquement dans la construction.

On a l'impression qu'elles ont malgré tout aussi un état d'esprit qui favorise cette vision des choses...

C'est clair que ce sont des personnalités positives. Elles ne sont pas dans l'aigreur, mais semblent se dire: «J'ai coché un certain



«C'est la première génération à expérimenter dans sa chair le fait de vivre plus longtemps»

Serge Guérin,
sociologue



nombre de croix sur la liste des obligations sociales et maintenant, je me projette dans l'avenir.» Elles ne se posent pas en victimes et n'attendent pas la fin, mais sont en vie, car elles cultivent l'envie... et elles transmettent ainsi un message positif aux nouvelles générations!

Est-ce une nouvelle manière d'aborder le monde?

Oui, ces femmes sont un peu des pionnières, qui vont permettre aux plus jeunes de se construire aussi dans cette vision-là. Ce sont les révolutionnaires du XXI^e siècle, car imaginez tout ce qu'elles ont vécu et ce à quoi elles ont dû s'adapter depuis leur enfance: elles n'ont pas arrêté d'expérimenter un nombre incroyable de changements, plus qu'aucune génération avant elles. Elles peuvent ainsi témoigner de tout, et ont plein de trucs à nous apprendre.

Y a-t-il aussi des hommes «perennials»?

Bien sûr! Et ils ont aussi envie d'avancer, y compris en construisant des projets avec les femmes, d'ailleurs. Ils se demandent quel sens donner aux années qui viennent, en

faisant quelque chose qui les intéresse, alors que leur vie professionnelle et leur carrière sont derrière eux. Je me rappelle ainsi un grand-père qui m'avait raconté qu'il s'occupait du site de présentation des objets que sa petite-fille ramenait de ses voyages.

Hommes et femmes se lancent-ils dans le même type de projets?

Ils ont tous les mêmes notions d'accomplissement, mais il me semble que les hommes ont peut-être plus besoin de se prouver encore des choses sur le plan physique et de se lancer des challenges, faire un marathon, par exemple.

Comment expliquez-vous que ces septuagénaires, voire octogénaires, ne semblent se mettre aucune limite?

C'est la première génération à expérimenter dans sa chair le fait de vivre plus longtemps. Et elle est en train d'inventer à sa manière la longévité et la «seniorisation» de la société.

*À lire: «Les Quincados», Éd. Calmann-Levy, 2019
Disponible sur exlibris.ch